L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, entre les rues Bienville et Conti. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 24 JUILLET 1865.

NOUVELLE-ORLEANS.
LUNDI MATIN, 24 JUILLET.

Ventes à l'encan de ce jour.

☞ Pour les détails, voir aux annonces.

Par G. Lesparent—à son magasin d'encan, couteaux et fourchettes et coutellerie fine ; cotons blancs et cotons écrus, marchandises sèches.

Par D. E. Morphy—vente par catalogue de quincaillerie, coutellerie et objets de fantaisie, au magasin de L. S. Pothier, rue de la Levée, entre Conti et Bienville.

Par le même—à l'entrepôt Delta, de la farine, marques assorties.

Par McCerren & Landry—au Masonic Hall, meubles.

Par Hoffman & Marks—au No 30 de la rue de Chartres, marchandises sèches de saison, lingerie, bonneterie, &c, sans réserve.

La presse anglaise

Sur les affaires d'Amérique.

Nous reproduisons ci-dessous plusieurs extraits de la presse anglaise sur la situation que la guerre a faite aux Etats-Unis. Ces extraits sont intéressans en ce qu'ils proviennent d'une source qu'on peut regarder, jusqu'à un certain point, comme impartiale. Ce n'est pas l'Angleterre qui a été l'instigatrice de ces discussions envenimées d'où la guerre est sortie, ce n'est pas l'Angleterre qui a imaginé l'*irrépressible conflit* et poussé le Sud à la séparation, et dans le résultat de cette lutte l'Angleterre n'est ni victorieuse ni vaincue. Elle peut donc en parler à son aise et sans que les passions politiques oblitèrent son jugement. Sous ce point de vue, les journaux anglais font déjà de l'histoire en ce qui concerne les évènements qui ont marqué si douloureusement ces quatre dernières années, ils font déjà de l'histoire bien longtemps avant qu'on ne puisse en faire en Amérique quoique certains hommes de ce pays qui font été toujours bien placés pour recevoir les confidences du gouvernement, aient déjà fait des aveux très précieux.

Ainsi, il y a quelques jours, le général Blair disait dans un discours prononcé à St-Louis, que même après l'inauguration de M. Lincoln, tous les membres de son cabinet, moins un, acceptaient la séparation. Nous en sommes là pour aujourd'hui; plus tard nous verrons probablement autre chose. En attendant l'Angleterre nous devance dans ses jugements sur les choses et sur les hommes, ainsi que nos lecteurs pourront s'en convaincre en parcourant les extraits suivants du London *Herald* et du *Times*. Ce sont deux journaux tories il est vrai; mais la distinction a peu de force aujourd'hui et pour beaucoup de questions, les Tories sont plus avancés que les Whigs:

(*London Herald* du 26 juin)

Nous n'attendons pas, de quelque temps, des nouvelles bien émouvantes des Etats américains. Les quatre années de lutte à mort qui ont eu pour résultat, comme on pouvait s'y attendre, la soumission du plus faible pour le moment, ont si terriblement épuisé les deux partis qu'ils se trouvent maintenant frappés de léthargie, et les voilà dénués de toute énergie politique. En morts le Nord, d'après des chiffres officiels, a perdu 325,000 hommes et 1,000,000 en blessés et invalides.

La perte du Nord s'élève ainsi à près d'un million et demi d'hommes forts et robustes, d'hommes taillés pour le travail, qui étaient les membres vigoureux de la société, les nerfs de l'Etat, les pères, les maris, des femmes et des enfants composant le reste de la communauté. Si la perte pour le Sud a été aussi grande—et nous pouvons à peine la supposer moindre,—le Sud doit avoir été privé des services du quart de la population blanche.

Comme les hommes bons pour le service militaire forment à peu près partout le sixième de la population, le Sud les a perdus à peu près tous et en outre un million de plus en vieillards et en jeunes garçons. Nous ne pouvons donc nous étonner que le Sud ait été frappé de prostration par ces énormes pertes, et qu'il se soumette pour le moment en attendant que ses enfants puissent grandir pour continuer la lutte commencée par les pères.

Nous ne pouvons nous étonner non plus que le Nord soit fatigué de la guerre. Le Nord débande ses armées et compte les frais de cette victoire si chère et si stérile; elle est pire même qu'une victoire stérile. Le Sud eut en la liberté de se séparer en 1861, le Nord se serait enrichi en maintenant avec le Sud ces relations étroites qui faisaient la base de son riche commerce avec les pays étrangers. Le Sud a été écrasé, ruiné, froissé, presque anéanti. Les propriétaires fonciers sont en fuite, les cultivateurs du sol sont jetés à la dérive, les riches plantations sont désolées et les champs de coton livrés aux herbes sauvages. Tout le Sud est devenu improductif, car au Sud le travail du blanc est sans profit, et on ne peut plus y avoir le travail du nègre.

Dans sa précipitation à réaliser son trésor, le Nord a tué l'oiseau qui pondait les œufs d'or. Dans cette course insensée il a accumulé une dette de trois milliards de piastres, laquelle dette, avec l'intérêt qu'elle porte excède de beaucoup en charges sur le peuple la dette nationale de l'Angleterre. Les hommes du Nord envisagent maintenant cette dette avec effroi. Ils trembleront à l'idée que ce fardeau est éternel et qu'ils ont passé à leur cou et au cou de leur postérité une véritable pierre de moulin.

Mais ce n'est pas tout, avec une dette de trois milliards de piastres, ils ont une moitié de l'Union désolée et rendue improductive par leur propre fait, et sur leurs bras quatre millions de nègres qui ne veulent pas travailler et qui sont déjà vivement désaffectionnés pour leur gouvernement. Le conflit entre les blancs et les noirs à Washington est le précurseur d'une autre guerre civile plus terrible. L'abolitionniste, qui a été le plus de succès qu'il n'espérait, l'émancipation des noirs du Sud proclamée comme mesure de guerre par le président Lincoln, est avouée comme un point cardinal par le président Johnson. Le Nord a détruit une organisation qu'il serait hors de son pouvoir de rétablir. Avant la guerre six millions de blancs employaient comme travailleurs quatre millions d'une race inférieure. Les noirs travaillaient sur les plantations que sous la pression d'un système de rigueur qui ne les privait pas d'un temps de récréation raisonnable après l'accomplissement de leur tâche quotidienne. Ce système a été violemment détruit et abrogé par la guerre. Les maîtres blancs ont été tués ou ruinés et ne se soumettent pas. Les quatre millions de nègres sont devenus libres.

Dans cette situation de citoyens indépendants à laquelle ils n'étaient pas habitués, ils doivent avoir plus que l'indépendance, ils doivent avoir le droit de suffrage et en outre il faut qu'ils vivent quelque part, qu'ils travaillent ou qu'ils meurent de faim.

S'ils ne font ni l'un ni l'autre, comme cela est probable, ils peuvent se soulever contre les blancs et essayer de s'emparer de leurs terres. Si l'esclavage doit se terminer ainsi violemment et brusquement, si le compromis, l'arrangement pour de mutuels bénéfices, qui avaient si longtemps subsisté entre les blancs et les noirs, doit venir finir ainsi, nous ne pouvons voir d'autre dénouement à tout cela qu'une guerre de race, qui sera une guerre d'extermination. Les Indiens de l'Amérique du Nord ont été massacrés en détail par les blancs qui réclamaient leurs terrains de chasse. Le nègre est maintenant un rival pour le blanc, au lieu d'être son serviteur, et probablement il disparaîtra plus vite que son prédécesseur. L'œuvre des abolitionnistes aura en définitive pour résultat l'abolition des noirs.

Après avoir parlé sur les choses, le London *Herald* parle sur les hommes. Voici ce qu'il dit de Jeff Davis:

Le procès du président Davis a été renvoyé en septembre. Alors, il faut espérer que les passions seront tellement amorties que les politiciens du Nord regarderont l'homme d'Etat tombé avec un peu de ce respect qu'on éprouve universellement pour lui en Europe. S'il eût mis aux fers comme un félon, ainsi que cela est rapporté par un journal de Washington, ce sera une honte éternelle pour le personnage insignifiant qui s'est cru autorisé à commettre cet outrage.

Nous supposons que c'est le seul cas où l'on prononcera jamais le nom de Stanton avec celui de Jeff Davis, l'héroïque Président de la Confédération. Heureux ou malheureux jugé ou non jugé, condamné ou non condamné, Jefferson Davis est pour nous le plus grand homme de l'Amérique. La colossale figure de l'homme d'Etat qui a organisé et dirigé cette grande guerre de l'indépendance, avec ses batailles gagnées, ses actes d'audace surhumains, ses victoires démonstrations qui, en dépit de ce que la force brutale pourra tenter, réapparaîtront toujours les Etats du Sud des Etats du Nord de l'Amérique, formera dans l'histoire une phase capitale, sera célébrée dans des airs nationaux, et sera chère à la postérité la plus reculée, quand les noms de ses adversaires seront perdus et à jamais oubliés.

Le *London Times*, s'engageant dans une autre thèse, s'occupe de reconstruction et regarde cette tâche comme infiniment plus difficile que la guerre, et comme la plus grande épreuve par laquelle aura passé le génie politique américain. Ce journal dit:

L'œuvre de la reconstruction après quatre années de guerre civile, doit être ardue et longue, mais la tâche dévolue aujourd'hui au gouvernement du président Johnson est formidable au-delà de tout précédent. Ce n'est pas seulement par l'extension de son théâtre, mais aussi par la profondeur de ses effets, que le conflit entre le Nord et le Sud surpasse toutes les guerres de révolution mentionnées jusqu'ici dans l'histoire.

Les guerres des Deux Roses et celles de Charles I et du parlement furent longues et sanglantes, mais les désordres qu'elles causèrent furent beaucoup moindres qu'on ne le suppose. Beaucoup de grandes villes virent augmenter leur population et leurs richesses pendant que la noblesse et ses adhérents combattaient pour les maisons rivales d'York et de Lancastre; et il est rapporté qu'avant la bataille de Naseby une meute de chiens passa entre les deux armées comme si le sort de l'Angleterre n'était pas en question. Aucune de ces grandes luttes n'affecta la condition de la société anglaise; et la révolution française elle-même—à coup sûr la plus grande des convulsions politiques connues—ne suspendit pas même à Paris le cours ordinaire des affaires et des plaisirs. Les Parisiens achetaient, vendaient, plantaient, bâtissaient et se marièrent à l'ombre même de la guillotine; le monde pour le théâtre n'était pas arrêté par la soif du sang, et les relations mondaines ne furent pas même interrompues pendant la terrible nuit de la chute de Robespierre.

La désolation causée par les guerres les plus destructives et les désordres les plus violents n'est pas heureusement si vaste que la place qu'ils occupent dans les pages de l'historien et quelques mois de paix suffisent souvent à en effacer presque toutes les traces visibles. La puissement qui en résulte du naturellement plus lorsque, mais cette fois l'énergie réparatrice à laquelle donne lieu le sentiment renouvelé de la sécurité, que même il est suppléé à l'épuisement, comme à la perte de sang chez un sujet de tempérament sain, beaucoup plus tôt que l'expérience commune ne nous donne le droit de l'attendre.

En Amérique, sans doute, cette bienfaisante loi de la nature opérera avec une vigueur extraordinaire, mais elle aura des difficultés extraordinaires à surmonter. Ces puissantes ressources du continent de l'Amérique du Nord se développeront comme jamais elles ne se sont encore développées jusqu'ici, mais le procédé de la renaissance devra nécessairement agir avec lenteur là où la constitution du pays a été minée à des contributions si terribles.

La guerre a été essentiellement une guerre de peuple, et le peuple doit en supporter les conséquences. La part faite pour les recrues étrangères, le nombre des citoyens américains personnellement engagés dans la guerre a été tel que le pays a fait des pertes très sérieuses dans sa population valide. La valeur des travaux détruits doit excéder les pertes causées par toute guerre précédente. Les taxes requises pour payer les intérêts d'une dette de trois milliards pèseront fortement sur les entreprises américaines. Le licenciement de l'armée, bien que graduel, détruira l'équilibre actuel entre les producteurs et les consommateurs et le *multis utile bellum*, la guerre utile au plus grand nombre, aura une application en sens inverse.

Par dessus tout, des problèmes d'une colossale grandeur à résoudre dans la restauration du Sud seront une épreuve terrible et décisive pour le génie politique américain.

Le travail des affranchis.

L'abolition subite et révolutionnaire d'une institution qui fonctionnait régulièrement depuis plus d'un siècle avec des résultats satisfaisants au point de vue matériel au moins, a produit un état d'anarchie qui laisse deux problèmes à résoudre : la question politique et la question du travail. La solution de ces deux questions doit être basée sur les mêmes considérations générales, bien qu'il y ait à présenter sur la seconde quelques observations d'un caractère spécial.

Sur la question politique, nous avons peu de chose à ajouter aux arguments déjà connus de nos lecteurs. Elever au rang de citoyens des hommes qui ont été esclaves toute leur vie, et leur accorder d'emblée l'exercice de tous les droits politiques, est une de ces idées absurdes qui ne peuvent naître que dans les cerveaux exaltés et qui ne peuvent soutenir un examen sérieux. Pour tout homme qui veut juger d'après les règles du bon sens et en se fondant sur les données de l'observation, il est évident que les nouveaux affranchis doivent être, dans leur propre intérêt aussi bien que dans celui de la société entière, maintenus sous la tutelle protectrice de la race blanche, et être tenus à l'écart du maniement des affaires publiques, auquel ils n'entendent rien. Ils ont passé de l'état d'esclaves à celui d'hommes libres, du travail forcé au salariat, et de l'état de promiscuité à celui de la famille organisée. C'est un pas énorme qu'ils ont fait sans transition, qu'on leur donne le temps d'apprécier la valeur de ces changements avant de demander pour eux les droits que la race blanche elle-même n'a été appelée à exercer qu'après plusieurs siècles d'un dur apprentissage de la vie politique.

Nous disons que les émancipés doivent être non seulement soumis à une tutelle au point de vue politique, mais encore tenus d'observer les règles qui conviennent aux apprentis avant d'être mis sur un pied d'égalité parfaite avec les travailleurs libres de la race blanche. Si l'on veut sortir de l'anarchie et réorganiser la production, il faut absolument établir une période de transition entre la servitude d'où viennent de sortir les noirs et la liberté absolue. En échange de la jouissance des nouveaux droits qui viennent de leur être concédés et de la protection qu'il leur accordera, l'Etat a le droit de leur imposer certaines restrictions qui rentrent dans le cadre des règles observées dans toute société policée.

Si, en effet, on laisse aux noirs l'exercice de la liberté la plus absolue, il est facile de prévoir ce qui en résultera d'après ce qui s'est passé depuis quelques mois dans les divers Etats du Sud. Les émancipés quitteront tous les habitations et se précipiteront en foule sur les villes que ces pauvres ignorants considèrent comme des Eldorados où l'on peut vivre sans travailler. Les bras qui font déjà défaut à l'agriculture lui manqueront complètement et la source du commerce et de l'industrie dans les villes se trouvera naturellement tarie.

Déjà la Nouvelle-Orléans se trouve encombrée de noirs qui attirés par le haut prix actuel des salaires accordés aux journaliers sur la Levée ou aux hommes d'équipage sur les bateaux à vapeur, viennent faire une concurrence désastreuse aux travailleurs blancs. Que serait-ce donc si l'on abolissait les mesures provisoires prises par l'autorité militaire pour empêcher l'abandon des campagnes. La ville serait envahie par 50,000 noirs des paroisses qui viendraient offrir leurs services dans tous les corps de métier, et comme les salaires suivent la loi de l'offre et de la demande, on verrait le prix de la journée tomber à cinquante ou peut être à vingt-cinq cents.

D'un autre côté, le travail des champs ne peut offrir aux travailleurs blancs aucune compensation. L'expérience des trois dernières années en Louisiane a prouvé que les blancs, quelque robustes qu'ils soient, ne peuvent supporter les ardeurs du soleil dans les champs de cannes.

Il n'y aurait donc pas la ressource d'échanger leur travail d'artisan et de journaliers contre celui des champs. Ainsi, d'une part les produits agricoles venant à manquer faute de bras, les affaires commerciales et industrielles se ressentiraient de cet état de choses et il resterait bien peu à faire pour les travailleurs des villes, et de l'autre ce peu de travail serait disputé par les noirs affranchis aux nombreux journaliers et artisans blancs qui ont toujours jusqu'ici pu vivre honorablement de leur salaire.

En temps de crise, la nécessité fait loi. Or, il y a nécessité absolue de rendre aux campagnes les bras qui servaient autrefois à produire ces magnifiques récoltes, source d'une richesse qui répandait ses bienfaits sur toutes les classes de la société. Sur 350,000 noirs que possédait la Louisiane, on évalue à 50,000 le nombre de ceux qui ont péri victimes de l'émancipation ou de la guerre. Environ 30,000 nègres des plus valides et des plus robustes ont été enrôlés dans l'armée fédérale. Il faut donc s'attendre à un déchet considérable dans l'élément du travail agricole. Mais c'est une raison de plus pour maintenir à la culture des terres ceux qui y sont restés attachés et pour y renvoyer ceux qui sont venus se réfugier dans les villes pour y vagabonder ou y vivre d'un travail irrégulier.

La Louisiane n'a pas trop de travailleurs à répartir dans toutes les branches de l'agriculture, de la navigation, du commerce et de l'industrie. Une seule classe, celle des travailleurs noirs, peut satisfaire aux besoins de l'agriculture, qui est la source alimentaire de toutes les autres branches. Il importe donc au salut public de les astreindre au travail auquel ils sont habitués en leur garantissant un salaire suffisant, un bon traitement et l'exercice raisonnable de leur liberté.

Nous demandons, en réalité, l'application aux affranchis d'une mesure qu'on n'hésiterait pas à appliquer à Londres ou à Paris si tous les journaliers de la campagne s'avisaient d'émigrer en masse vers la capitale sous prétexte qu'ils sont mécontents de leur sort. On les arrêterait aux barrières comme des vagabonds ne pouvant justifier de moyens d'existence, et on les renverrait à l'endroit qu'ils auraient quitté.

Le mal que nous signalons doit être guéri par des mesures promptes et énergiques, et ce sera, sans aucun doute, un des premiers objets dont aura à s'occuper la Législature. Nous en avons dit assez dans ce premier article pour démontrer aux travailleurs blancs de la Nouvelle-Orléans l'intérêt qu'ils ont à voir résoudre cette question du travail des noirs dans le sens que nous indiquons. Ceux qui seraient tentés de se laisser séduire par les phrases sentimentales des partisans de l'égalité des races et du suffrage universel, s'arrêteront peut être devant les conséquences pratiques de ces doctrines qui reposent sur une base fausse. L'intérêt de l'artisan, de l'ouvrier blanc est identique à celui du commerçant, de l'industriel, de l'armateur et du planteur. Il est basé sur la réorganisation du travail agricole sans lequel il n'y a en perspective pour la ville que la misère et la ruine la plus complète. Cette misère atteindrait l'affranchi lui même qui profitera, au contraire, de la prospérité générale, si on parvient à rétablir un système logique et pratique de travail.

NOMINATIONS PAR LE GOUVERNEUR

Ville de Bâton Rouge—S. M. Hart, Joseph Larquier, A. Delarodie, L. L. Laycock, H. E. Montaldo, D. U. Moutan, pour le conseil municipal, nommés par le maire et confirmés par le gouverneur.

Paroisse d'Est Bâton Rouge—Henry L. Wolfe, notaire public.

Paroisse d'Orléans—John McClelland, constable de la 4me justice de paix, en remplacement d'Eugène O'Sullivan—Charles B. Long collecteur des taxes d'Etat pour le 3me District en remplacement de Thomas Hart.

Paroisse de Pointe Coupée—A. Bondy, notaire public.

Paroisse d'Ouest Feliciana—Frederick Fisher, juge de paix.

LES RADICAUX ET LE PRESIDENT, D'APRES LE *HERALD*.

La faction radicale, trouvant le président Johnson inébranlable, change maintenant sa tactique et lui prépare un tour de sa façon comme celui qu'elle joua dans le temps à M. Lincoln.

Tout en prétendant soutenir le président Johnson, elle ne néglige aucune occasion de jeter des obstacles sur le chemin qu'il veut suivre et qui, s'ils échouent... [illegible] de la restauration des Etats du Sud, tout comme si ces Etats voulaient et pouvaient provoquer la guerre. Par ce moyen, les Radicaux comptent éventuellement assurer l'adhésion de leur plan qui consiste à traiter les Etats comme des territoires, en leur faisant endosser le suffrage universel. Mais nous sommes disposé à croire qu'ils trouveront dans le président Johnson un homme d'une autre étoffe que le président Lincoln.

PAR LE TELEGRAPHE.

DEPECHES TRANSMISES A *L'ABEILLE*.

Malles de New York du 20.

Querelle sanglante à New York.

Détails sur la perte du Nelson.

ABANDON DU NAVIRE PAR SON CAPITAINE.

Sauvetage de 45 personnes par le steamer Lafayette.

Pose du télégraphe russe.

Mise en liberté du général Ewell.

New York, 20 juillet—Une bande de vauriens a essayé de traverser de Williamsburg à New York au pied de la rue South, sans payer le passage. Le capitaine du bateau-ferry leur ordonna de se retirer, mais ils le rouèrent de coups. Le watchman et d'autres personnes vinrent à son secours et il s'en suivit un combat dans lequel le watchman reçut un coup de feu et d'autres furent tellement maltraités qu'on désespère de leur existence. Les assaillants se sont échappés.

Washington, 20 juillet—Le commissaire des pensions a décidé qu'une veuve qui se remarie perd ses droits à la pension qu'elle reçoit, à partir de la date de son mariage.

New York, 20 juillet—Le coton est lourd et languissant, on cote le middling de 40 à 43 cents, la farine est à $6 50, le whisky à 2 10, le maïs à 94 cents, le café lourd, le sucre à 14 1/2.

L'or est coté à 142 1/2.

Washington, 20 juillet—L'armée de la Shenandoah est virtuellement débandée.

Beaucoup de gens du Nord visitent l'endroit où John Brown a été pendu et en emportent des reliques.

San Francisco, 3 juillet—Le steamer Brother Jonathan apporte de Victoria près de $300,000 en or.

Le cable télégraphique russe a été posé avec succès à travers la rivière Frazier.

Le navire Seamen's Pride, de Boston, s'est perdu totalement sur les récifs de l'île Baiker le 11 mars.

La femme du général Ewell a obtenu que son mari fut relâché du fort Warren en prêtant le serment et tous deux sont partis pour le Sud.

New York, 16 juillet—L'or est lourd mais ferme à la clôture à 142 7/8.

Le capitaine Hart, de la barque *Météor* dit qu'il a attendu un jour et demi pour retrouver les malheureux passagers du navire *Nelson*, dont les débris étaient épars sur un espace de plusieurs milles. (On sait que le *Nelson* avait pris feu accidentellement et qu'il avait 400 passagers.) Le capitaine Hart pense qu'un navire qui était à 5 ou 6 milles a sauvé quelques uns des passagers qui avaient été trois jours et trois nuits dans l'eau.

Somerville, New Jersey, 16 juillet—Environ 200 pieds de chemin de fer de South Branch sur le Raritan ont été emportés par une crue. Le Delaware et le Raritan ont brisé les levées et inondé le bas de Brunswick.

Boston, 16—Parmi les généraux rebelles relâchés du fort Warren on cite les généraux Jackson, Marmaduke et Battle.

Liverpool, 5 juillet—Le steamer Lafayette est arrivé de New York, il a recueilli, le 26 juin, 45 passagers du Nelson, qui étaient dans trois embarcations. Voici le récit de l'accident arrivé au Nelson.

On avait fait monter sur le pont les passagers d'entrepont pour laver le navire et y faire des fumigations. A une heure après midi, le feu éclata. Le capitaine avec sa famille et l'équipage s'embarqua dans deux embarcations et quitta le navire à 5 heures. D'autres embarcations furent mises à l'eau mais coulèrent bas.

Washington, 17 juillet—Le président a amnistié Orry, ex représentant du Mississippi et Garland, de l'Arkansas.

New York, 16—Le City of Washington apporte des avis de Liverpool du 5. Le marché au coton a été ferme et avec tendance à la hausse; les ventes se sont élevées à 50 000 balles. La Bourse de Paris était ferme, la rente à 67 65 fr.

New York, 17—Le coton est calme à 51 cts.

Washington, 17—La limite légale de 300 millions pour les banques nationales est presque atteinte.

Le nombre des banques est de 1,600.

New York, 17—Il y a une grande animation dans les cours des marchandises sèches.

Joe Webster a été nommé collecteur du revenu interne pour le 2me district de la George et Julius Emerson pour le 3me de la Louisiane.

Washington, 21—Le discours du gouverneur Perry de la Caroline du Sud est l'objet de critiques sévères. On a pressé le président de le destituer. Perry est toujours en avec le gouverneur Orr.

Dans une réunion avec le président et la délégation de la Caroline du Sud, le gouverneur a tenu un langage qui diffère de celui dont il s'est servi à Greenville.

San Francisco, 19—Les autorités de la douane ont saisi une grande quantité de champagne, de tabac et d'opium de contrebande. On a reçu d'Arizona 120 tonnes de cuivre.

Cleveland, Ohio, 21—Le gouverneur Brough est toujours dangereusement malade.

Louisville, 21 juillet—Le *Journal* dit que Boyce, du cabinet rebelle, est arrivé à Washington avec d'amples moyens pour vivre.

San Francisco, 21—La pose du télégraphe russe a réussi avec succès.

Louisville, 21—Le général Logan a harangué un nombreux auditoire, ce soir, en faveur de l'amendement constitutionnel. Son discours a été reçu avec enthousiasme.

New York, 21—Le correspondant spécial du *Commercial*, à Washington, dit qu'il n'est pas vrai que l'on ait donné une récompense au colonel Baker pour l'arrestation de Booth.

Les conspirateurs Mudd, Arnold, O'Laughlin et Spangler, contre lesquels des sentences ont été prononcées, sont arrivés à la Forteresse Monroe, et ont été transportés à bord du steamer Florida, qui a été remis en mer. On pense qu'ils sont envoyés aux Tortugas.

New York, 21—Le marché de l'or est calme. Les haussiers font tous leurs efforts pour acheter tout ce qu'il y a sur place, et causer une hausse, tandis que les baissiers se trouvent embarrassés par les ventes faites par la trésorerie depuis deux jours. Le trésorerie ne vend pas aujourd'hui. L'or a clos à 142 3/8.

Le yacht Clara City est parti pour aider à la pose du câble à travers le St-Laurent, qui doit être relié au bout du cable de l'Atlantique.

New York, 21—Le coton middling est coté à 43 cts; la farine $5 90 la fine; le sucre est languissant ainsi que la mélasse. Cours des sterlings, 109.

Philadelphie, 21—Les ventes de 7-30 se sont élevées à six millions et un quart.

☞ Les lignes sont abattues entre Memphis et Nashville.

Nouvelles télégraphiques.

Nous extrayons ce qui suit de dépêches spéciales publiées par le *Times*.

New York, 21 juillet—Des échauffourées sanglantes ont eu lieu à Poughkeepsie, Glencoe, Flushing, Glendale et autres endroits dans l'Etat de New York.

Le président Johnson doit accorder prochainement une entrevue à un comité d'hommes politiques et d'hommes d'affaires éminents pour discuter les arrangements fiscaux à prendre pour l'avenir.

On dit tout bas dans les cercles particuliers que le gouvernement maintient dans le Sud une armée d'occupation plus forte qu'on ne le croit généralement. Des régiments qui étaient en congé ont reçu l'ordre de revenir sous les drapeaux.

L'armée d'occupation dans le Sud se compose de 400 000 hommes dont moitié sont au service effectif.

Il y a 50,000 veuves qui reçoivent des pensions du gouvernement.

Les journaux discutent le libre échange.

Des émeutes de nègres sérieuses ont éclaté à Charleston et à Savannah.

On croit que le *Great Eastern* ne partira pas avant le commencement d'Août. On n'admettra à bord aucun rapporteur de journal.

Il court de nouveaux bruits sur les complications mexicaines. *On dit* que le département d'Etat a reçu avis d'une source particulière que Maximilien abdiquera et retournera en Europe cette année parce qu'il désespère de pouvoir subjuguer le parti des patriotes?

On n'a pas permis à Jeff Davis de communiquer avec son conseil. Ses lettres à Chas. O'Connor ont été lues et renvoyées par le département de la guerre.

On craint que le cable transatlantique ne puisse fonctionner d'une façon permanente, même si on peut en opérer la pose avec succès.

New York, 17 juillet—Louis F. Wigman, le dénonciateur a publié une longue lettre dans laquelle après avoir démenti l'assertion de Brophy, il emploie une colonne à parler de ce qu'il regarde comme une conduite suspecte de la part de Mme Surratt, et exprime l'opinion qu'elle était coupable. D'un autre côté le père Walter de l'église St Patrick, à Washington, est convaincu qu'elle était innocente.

LA DETTE DES ETATS-UNIS.

Nous trouvons dans la *Patrie* les réflexions suivantes sur la dette des Etats-Unis:

La guerre civile d'Amérique étant terminée, il est probable que les titres des emprunts du Nord vont être recherchés avec plus d'ardeur qu'auparavant, sur les bourses européennes. Sans nier absolument que les Etats-Unis ne puissent, un jour, payer leurs dettes, nous voudrions prémunir nos capitalistes français contre un engouement possible en faveur des titres américains.

Ainsi, il ne faudrait pas, par exemple, prendre au pied de la lettre le chiffre de la dette fédérale, tel que nous l'a apporté le rapport officiel du ministre des finances de Washington. Sans doute, M. MacCulloch a dit la vérité en fixant à 14 milliards environ la dette fédérale, au 31 mai dernier. Mais il aurait dû ajouter et nous devons lire : la dette fixée, arrêtée, constatée à cette date, et non point la dette réelle. A ces 14 milliards déjà enregistrés et reconnus, il faut ajouter près de 2 autres milliards, montant des notes encore à payer par le Nord, pour frais de transports, de fournitures et autres dépenses militaires. Comme le Trésor de Washington est en retard de quatre mois environ pour ses paiements, on ne s'étonnait pas de lui présenter instamment et de faire régulariser ces notes. Mais elles n'en existent pas moins, et font monter la dette totale des Etats-Unis à 16 milliards, portant un intérêt de 750 millions.

Si énormes que soient ces chiffres, on serait certain de les voir amortir promptement, par les immenses ressources que possèdent les Etats-Unis, si plusieurs causes ne s'opposaient déjà à une rapide liquidation de la dette nationale. Les Américains sentent, instinctivement que leur dette n'est pas si près d'être éteinte, puisque leur amour-propre blessé de se voir tombée, sur ce point, au niveau des puissances européennes dont l'excès réside dans les guerres nationales et non dans les frais d'une guerre civile, a suggéré au Nord l'expédient d'une souscription patriotique, pour payer cette énorme dette. On sait que cet expédient n'a pas réussi, et qu'il faudrait bien des années pour que la dette fût éteinte par les dons volontaires, même en les calculant d'après le chiffre offert aux premiers jours de l'enthousiasme.

Les causes qui nous parlons, semblent devoir empêcher le prompt paiement de la dette des Etats-Unis, sont surtout les suivantes : les rebelles du Nord, en donnant et en imposant... ne pouvant pas, d'après les plus habiles financiers d'Amérique, couvrir les frais courants de l'administration, et payer l'intérêt annuel de la dette... [illegible]

par le gouvernement. En dette, au lieu de rester stationnaire au chiffre de 14 milliards reconnu et de 16 milliards réels, augmentera, dans l'Est, chaque ville, de l'Union est grevée d'un déficit dans son budget particulier, et ne peut venir au secours du Trésor fédéral. Enfin, les probabilités sont que les Etats-Unis ne pourront payer à l'Europe les importations qu'ils ne vont recevoir cette année qu'en or, les exportations de grains d'Amérique, elle ne pourra pas nous envoyer d'ici à longtemps beaucoup de coton.

Les financiers du Nord sont parfaitement au courant de tous ces faits. Aussi les voyons-nous continuer à déprécier le papier-monnaie fédéral et maintenir la prime sur l'or autour de 40 pour 100, c'est-à-dire même taux que dans l'été de 1863.

MORT DE MR ROBERT SPEDDEN.—Nous venons de perdre un de nos plus honorables citoyens et tout à la fois un de ces patriotes les plus distingués de 1814, M. Robert Spedden, natif de Baltimore, établi ici depuis plus d'un demi siècle. M. Robert Spedden avait figuré comme un des braves défenseurs de la Nouvelle-Orléans dans le combat naval contre les anglais, sur le lac Borgne, où il perdit un bras et où il fut fait prisonnier avec la plupart des hommes qui appartenaient à la flottille fédérale, surpris dans un temps de brouillard. M. Spedden fut connu plus tard comme capitaine du port, poste qu'il a occupé longtemps, et ensuite comme cœur à une époque où cette place était déjà élective. Fonctionnaire ou simple citoyen, il sut toujours se conduire de manière à mériter l'estime générale, estime dont il a joui jusqu'à la fin de sa longue carrière. Quand on meurt à quatre-vingt trois ans, on laisse peu d'anciens amis, mais M. Spedden avait une famille fort répandue dans le monde et sa mémoire, nous n'en doutons pas, sera convenablement honorée.

Grand Concert de Charité

A L'OPERA.

Nous ne saurions mieux faire pour recommander le concert qui a lieu ce soir que d'en publier le programme, auquel il faut ajouter un ou deux morceaux de violon exécutés par M. Stone. Le concert, comme nous l'avons dit, est donné par les dames de la Nouvelle-Orléans dans un but charitable que chacun connaît. Il est sous la direction de M. E. Chassaignac, et deux chœurs de jeunes demoiselles doivent être dirigés par un de nos professeurs de musique les plus distingués, Mme E. L..... Rien ne manquera au succès de cette soirée à laquelle doivent assister toutes les personnes qui appartiennent à notre monde musical.

Voici la liste des morceaux qui y seront chantés ou exécutés :

Première partie.

1—Adieu Patrie, chœur de Concone, par un grand nombre de jeunes demoiselles.
2—Si j'étais roi, duo d'Adam—MM. M. et F.
3—Fantaisie de Jérusalem sur piano, Gottschalk—Mlle O. D.
4—Marie Stuart, adage, Niedermeyer—Mlle G. U.
5—Il core innamorato, cavatine de Mercadante —H. E. Sawyer.
6—La Farfalletta, valse, Torry—Mlle A. D.
7—La Brise du Sud, mélodie d'E. Chassaignac—M. M.

—Intermède de quinze minutes—

Deuxième partie.

8—Chœur des Huguenots, Meyerbeer, par un grand nombre de dames.
9—Allegro pour deux pianos, Ascher—Mlles C. D., A. G., O. D. et E. K.
10—Un peu d'amour, E. Chassaignac—par M. E. L.
11—Le Comte Ory, grand air, Rossini,—par Mlle A. D.
12—Air d'Hernani, Verdi—Mme H. Sawyer.
13—Duo des Mousquetaires de la Reine, Halévy—Mlle A. D. et M. M.
14—La Paresse, chœur d'E. Chassaignac—par 150 dames.

CHRONIQUE LOCALE.

TEMPERATURE.

THERMOMETRE DE C. DUMAMEL, OPTICIEN, *No 46, rue de Chartres.*

21 juillet 1865	Fahrenheit.	Centigrade.
6 heures du matin	84	29
midi	90	32
3 heures du soir	94	34 1/2
6 heures du soir	92	33

PARFUMERIES, NOUVEAUTÉS, &c.—M. J. Augé, rue du Canal No 132, vient de recevoir de France un grand envoi de parfumeries et de nouveautés que nous prenons plaisir à signaler à sa clientèle. Nous appelons l'attention sur l'annonce insérée plus loin.

NOUVELLES DIVERSES.

On lit dans le *Times* du 23 juin:

"On vient de recevoir à Londres la nouvelle de la mort de Mme Arbuthnot, par suite d'un épouvantable accident. La jeune femme, qui était tout récemment mariée et faisait son excursion de noces, a été foudroyée, hier, près d'Interlaken (Suisse), pendant un violent orage. Elle n'a été tuée sur le coup. Voici ce que, jusqu'à présent, nous savons sur cette catastrophe:

"M. et Mme Arbuthnot étaient arrivés à Interlaken. Ils en partirent à cheval, escortés d'un guide, pour gravir le Scheinberg, une des Alpes bernoises. A leur départ du village, le temps était aussi beau qu'on pouvait le souhaiter. Ils étaient arrivés à mi-chemin de la montagne; ils étaient descendus de cheval et marchaient à quelque distance l'un de l'autre. Le ciel se couvrit de nuages tout à coup, mais rien dans l'aspect que présentait l'atmosphère n'inspira aucune crainte au guide, qui ... M. Arbuthnot, qui se sentait un peu fatigué, s'assit pour se reposer, et M. Arbuthnot, avec le guide, allèrent plus loin en gravissant la montagne, toutefois ayant toujours leur compagne à portée de la vue et de l'ouïe.

"Au bout de quelques minutes éclata un terrible coup de tonnerre; ils retournèrent aussi rapidement que possible à l'endroit où ils avaient laissé Mme Arbuthnot, et la trouvèrent morte ! Elle avait été frappée par la foudre et tuée sur le coup. Mme Arbuthnot était la quatrième fille de lord Rivers et la nièce du comte Granville."

—Le correspondant du *Monde* cite, à propos de la mission Vegezzi, le fait suivant attribué à Benoît XIV, pape de 1740 à 1758 :

"De temps qu'il y avait encore des diplomaties, le Portugal avait pour ambassadeur à Rome un moine, qui se moquait vivement le pape Benoît XIV, s'agenouilla devant lui et lui dit:

—Très Saint Père, je suis chargé par mon gouvernement d'adresser à Votre Sainteté une très grosse demande.

—Quelle est cette demande?

—Très Saint-Père, vraiment, je ne sais..... je crains..... je n'ose....

—Parlez, je vous l'ordonne.

—Eh bien ! mon gouvernement demande à Votre Sainteté l'escalier saint qu'a monté et descendu Notre-Seigneur.

—A ces mots, le grand Benoît XIV bondit sur son siège et son pied vint frapper le même agenouillé, lequel sans se relever :

—Très Saint Père, je dirai à mon gouvernement qu'en réponse à ma demande, Votre Sainteté n'a daigné me donner qu'un coup de pied.

Cette réplique suffit pour calmer le Pape, qui s'écria :

—Il faut me pardonner ce mouvement, que l'appellerai votre Révérence, et comprendre que l'énormité de votre demande l'a provoqué. Ne demandez cet escalier sacré! Si vous ensuiez dit un degré, passe encore!

—Ah! Saint-Père, reprit l'ambassadeur transporté, je n'ai demandé l'escalier que pour avoir ce degré, et je vous remercie. Mon gouvernement sera heureux de ce haut témoignage de votre généreuse bienveillance.

—On nous écrit de Cronstadt, le 15 juin, qu'une escadre russe d'expériences, composée de cinq bâtiments cuirassés, visitera au mois d'août prochain les principaux ports militaires de la France et de l'Angleterre.

—Nous lisons dans le *Journal del Commercio* de Lisbonne, du 20 juin :

"Aujourd'hui à huit heures du matin, en l'église de Sainte Catherine, M. Manuel Maria de Rocha, colonel d'état major du corps du génie, avait contracté mariage avec une jeune fille de dix sept ans, native de Poniche. A minuit, avant de se coucher, le colonel Rocha, qui avait soixante seize ans, est mort d'une apoplexie foudroyante. La jeune femme, dans l'espace de seize heures, s'est trouvée célibataire, mariée et veuve."

FEUILLETON

LE

CHATEAU DE LA ROCHAUBERT.

(Suite.)

Le prétendant était un homme de galanterie, plus encore que d'habitude. Si je ne me trompe, il dit à Paule à propos de la grande chaleur, que de toutes les fleurs elle était la seule qui conservât sa fraîcheur en toute saison. Elle sourit au compliment, et ce mit à jouer du bout de sa bottine avec un gros chat favori qui se roulait à ses pieds. Mon oncle achevait la lecture du journal à sa femme; M. Anthime contemplait en curieux dans les règles. Je soupçonne encore volontiers que son pied tapait de mesure en cadence, et qu'il n'avait pas facile de ne montrer pérempt... [illegible] la à une revanche de cet... Evidemment, il y avait là une revanche de cet ordre, certain soir au salon, et je ne pouvais plus le voir sans ma colère qu'il eût ou moins de fondement d'un air parfait d'en tête à tête. J'ignore s'il l'aime, mais il me semble que le véritable amour ne comporte pas tant de liberté d'esprit, surtout devant témoins. Paule paraissait plus embarrassée que flattée de ces éloges, prodigués sans discrétion. Elle faisait bonne mine néanmoins, et si, découragé par cette contenance, pourquoi les tirades avec un lyrisme impardonnable, lorsque malheureusement, dans l'instant même où je ne lavais pour me retirer, un mot imprudent et qui me fit tressaillir vint gâter tout et changer subitement la physionomie de cette scène.

—Le moment est toujours au choix de M. Anthime, que l'ensemble Mademoiselle se retrouve dans nos rêves, Mademoiselle, que le fils du meunier a rêvé de vous cette nuit; sa femme le disait, et je suis persuadé, qu'en vous donnant présent qu'un ange ou sa tête, vous pourriez ... [illegible] ... avec un ... un peu, une belle pièce d'or à côté de son lit.

—Bah ! s'écria M. de la Rochaubert en se retournant sur son siège, ce petit bonhomme a rêvé de ma fille?

—C'est à rendre jaloux ces ravisseurs, n'est-ce pas? a continué M. Desforets en lançant à Paule un coup d'œil significatif, mais ce qui est plus extraordinaire que le songe, c'est qu'il s'est trouvé, de matin, ce qu'il a rêvé, se réalisé.

—Comment cela? fit M. de la Rochaubert en redoublant d'attention.

—Oui, ce matin, le meunier a ... surpris d'en trouver une pièce de vingt francs, et comme l'enfant sur ces entrefaites, s'en ... à la suite de cette découverte et dans le premier moment de sa surprise, que l'enfant m'a tout conté.

J'écoutais dans mon silence, pendant qu'il parlait ainsi, j'avais le frisson. Paule, la joue en feu, s'était dès les premiers mots penchée vers le chat, l'avait pris dans ses bras et le caressait sur ses genoux, n'osant lever les yeux.

Par bonheur, les volets étaient tirés, à cause du plein soleil, et le peu de jour du salon empêchait de saisir l'altération de ses traits. Je devinais son supplice, et mon cœur présent à ma vue était que trop....

—Mais, qu'est ce que cela signifie? demanda mon oncle d'un air moitié incrédule et moitié intrigué.

—Mais vous voyez bien, mon père, répondit Paule, que M. Desforets fait de la poésie, puisqu'il raconte un rêve, m'appelle un ange, et me compare aux fleurs.

—Allons faire un tour de promenade, dit ma tante en se levant et en regardant par la fenêtre, j'aperçois des nuages au ciel et de l'ombre sur la pelouse.

Paule courut chercher son chapeau de paille, Mme de la Rochaubert, s'empara de M. Anthime, nous prîmes en longeant les parterres avec lui.

Je ne respirai cependant complètement qu'en le voyant partir, une heure plus tard. Mais comme la guêpe qui a touché au fruit, il laissait en s'éloignant une blessure derrière lui.

J'étais brûlé d'impatience de savoir au juste ce qui avait été dit. Mon oncle, quoi qu'il pût faire, avait l'air préoccupé, et, sans motif bien grave d'inquiétude, j'étais pourtant inquiet.

Je proposai à mon cousin, me trouvant seul avec elle un moment, de monter à l'atelier, mais plus je mettais d'insistance, plus elle hésitait.

—Si cette séance vous fatigue, lui dis-je remettons-la, mon... combien je regrette notre rencontre d'hier! Avouez que vous m'en voulez un peu de m'être trouvé là.

—Oh ! non, dit-elle vivement en baissant la tête, mais, elle ajouta: n'était que l'explication pourrait ... à ces pauvres gens, je n'hésiterais pas à tout dire à mon père.

—On n'est pas une amplification, l'histoire de cette pièce d'or? et c'est bien vous qui l'avez laissée là?

—Oui, Monsieur Christian, c'est moi; mais mon désir est que tout le monde l'ignore.

—Mon cœur ne saurait l'oublier, pourtant, mais mon cœur sait être muet, Mademoiselle.

—Merci, monsieur, vous êtes bon, vous.

—Convenez que vous avez été bien malheureuse, tantôt, durant cet entretien.

—S'il n'avait parlé que devant ma mère et moi, ce m'eût été indifférent, mais j'avais peur des idées que tout cela pouvait donner à mon père.

—Heureusement on ne m'a pas nommé.

Elle rougit, ne répondit pas, puis me quitta tout à coup, en me disant qu'elle était un peu souffrante, et qu'elle désirait ne pas poser aujourd'hui.

Je profitai de mon loisir pour courir au moulin. Le meunier était devant sa porte à reboiser une meule dans l'herbe, sa femme occupée au bétail, et leur fils jouait à quelques pas de là avec des canards sur le gazon.

A ma vue, Rénée leva avec sa politesse habituelle.

—N'ayez pas tant d'empressement à me voir, lui dis-je, car je viens vous faire des reproches.

Et sans plus de préambule je lui déclarai l'ennui que m'avait causé sa querelle avec le garde, et le regret que j'avais à le voir céder si facilement, lui si tranquille et si sage, aux provocations folles de son adversaire.

—Vous avez raison de me parler ainsi, Monsieur Christian, répondit-il avec une entière bonhomie, mais vous seriez tort de croire qu'il y a eu du ressentiment de ma part pour ce que le Caraïbe a pu débiter sur mon compte. La bête était délinquante, l'autre était dans son droit.... mais, à propos, avez vous vu, monsieur Christian, que Mademoiselle était venue au moulin?

—Hélas, oui.

—Oui que mon fils ait eu ce qu'elle ou un esprit, pourtant, et je me suis mis au jour ... [illegible] ... traîner des pièces d'or, malgré qu'on disent les contes ... D'ailleurs, l'enfant l'a vue, dans son berceau, il le jure.

—L'enfant a rêvé, interrompis-je, et il a eu tort, dans sa candeur, de répéter son rêve, cette histoire est déjà parvenue aux oreilles de M. de la Rochaubert.

—Oui dà ! l'épouseur n'a pas perdu de temps pour aller raconter la chose; il n'en avait pas perdu non plus pour venir, ce matin, chez nous, ... un peu trop occupé de voir ... [illegible] aux yeux la valeur de ... et il faut ... que le garde a bien fait de ... et ... M. Desforets, puisque ce bois lui doit appartenir à quelque jour de l'été, ... que de moulin.

—Comment ! mais M. de la Rochaubert n'a pas l'intention de mourir demain, j'imagine, pour lui céder ses droits !

—Il n'en est pas moins vrai que, de manière ou d'autre, Mademoiselle a été en propriété le bois et le moulin, et qu'elle portera M. Desforets au moins ce qui compose la part de Mlle Louise. Ah ! Monsieur Christian, c'est un grand coup pour nous, allez, que cette mort de Mlle Louise ! Ma pauvre femme ne s'en consolera jamais, voyez-vous, elle qui espérait toujours la revoir, et vous aussi, et tout ... à la campagne... Si c'était tous mes ... que je ... toujours si le moulin ... et que Mademoiselle ... [illegible] ... elle ... au bout d'un ... le ... vous ... ne ... [illegible] M. Antonio. Il disait qu'il a fait bien des siennes là bas !

—Eh ! qui vous a dit cela, René ?

—Eh ! mais tout le monde, Monsieur Christian, que vous pas plus tard qu'avant hier, me tire, d'ailleurs, que c'était le comte M. de Merwes, que ... la fille de Mme de Merwes était digne de son... marchand....

—Ah ! M. le comte de Merwes a dit cela ! Mais est-il bien le reproche que l'on fait à M. Antonio ?

—Bon ! des reproches ! dit-il en se remettant à moudre, on ne ... qu'il savent eux mêmes ! C'est comme, tenez, tantôt vous ... Mais qu'il m'arrive de penser, moi, de moins et d'ailleurs et d'abandon de ... Monsieur Christian. Je ne souffrirai jamais qu'on le ... rien de ... qu'il en ... de ... et je me ... qu'on n'aura jamais comme à vous qui me ... [illegible]

—Ah ! que vous êtes un brave homme, René, vous êtes un noble cœur, de ... l'affection ... morts, de fidèle dans votre vie, et ... à celle qui vous ... M. de Sieden ... que rien ... vous croit ... le ... je ne doute pas plus que M. de Merwes ... et bien qu'il y ait ... que je ... aux intérêts de ... M. de la Rochaubert... et que vous ... autre ... le ... votre ... Paule, c'est d'empêcher qu'il soit de ces vanités que ... [illegible]

—Ah ! pour cela, Monsieur Christian, Dieu nous est témoin que nous aimons Mlle Paule, et que cette personne point se joue de l'avoir ... mais cela ne va pas jusqu'à ne point regretter l'autre, que même sans la connaître, Mademoiselle, votre le pauvre bien, ne sera pas toujours la maîtresse, et quant à M. Desforets...... Enfin, la chose ne dépend pas de nous, mais je vous promets, au surplus, de faire taire le marmot, et le garçon; seulement, on ne m'ôtera pas de l'esprit que Mademoiselle est venue; ce louis d'or......

—Mais ce louis d'or peut avoir été égaré par quelqu'un, par vous-même.

—Nenni, nenni dà, Monsieur Christian, il eût été réclamé par quelqu'un, fût-ce moi-même, et le petit a bien vu Mademoiselle.

—Mais, Mademoiselle de la Rochaubert ne fût pas venue seule, puisqu'il dit que c'était la nuit; or, doit-elle accompagnée?

—Il n'a vu personne qu'elle; mais elle pourrait avoir perdu cette pièce, c'est à nous de la lui rendre, et c'est ce que je compte faire aussitôt après l'ouvrage, en allant au château.

—Gardez-vous-en bien ! m'écriai-je, ce serait raviver le souvenir d'un incident déjà presque oublié et, par dessus tout, affliger Mademoiselle Paule, que vous semblez ne pas aimer assez, René, car c'est un ange de douceur et de bonté, même pour Antonio.

—Un ange, oui, mais c'est égal, j'aimerais mieux qu'elle ne consentît pas à épouser un diable. Celui-là ne sait que compter, il tiendrait la feuille d'un chêne, et a le cœur sec et dur comme un caillou.

Je ne voulais pas insister sur ce sujet, et après quelques mots à l'enfant et à la mère, que j'abrégeai par crainte de la douleur de cette excellente femme, je revins au château, l'esprit plus tranquille, et passai l'après-midi à retoucher secrètement dans ma chambre quelques traits incertains de ma précieuse esquisse.

Ma présence sur les lieux, hier soir, est donc restée ignorée, c'est ce que je voulais savoir. Mais est-ce que M. de Merwes serait demeuré à ce point fidèle à son affection pour ma mère, qu'il se ferait contre l'opinion de tous le défenseur de son fils? Il ne me connaît pas, il doit ignorer ma vie, et ce mot si bienveillant de lui au meunier sur mon compte, m'étonne, me confond et m'inquiète en même temps.

Pauvre René, d'ailleurs ! si j'ai bien compris certaines allusions de sa part, à quels rêves ne l'entraîne pas sa sympathie pour moi !

A continuer.

MARCHE AUX BESTIAUX.

Jefferson City, 21 juillet 1865.

Il y a eu cette semaine ... [illegible]

LISTE MARITIME.

☞ On trouvera à la page anglaise, la liste de navires et bateaux expédiés ou arrivés dans ce port de la Ville Orléans.

Décédé, dimanche, 23 du courant, à trois heures et quart du matin, à l'âge de quatre vingt trois ans, ROBERT SPEDDEN, natif de Baltimore, et domicilié à la Nouvelle-Orléans depuis cinquante quatre ans.

Décédé le 3 juin dernier, victime de la catastrophe du bateau à vapeur *Kentucky*, JOHN OWEN GAILLARD, âgé de vingt ans. Les parents, amis et connaissances du défunt et de la famille sont priés d'assister au service funèbre qui aura lieu à l'église de l'Immaculée Conception, LUNDI PROCHAIN, 24 courant, à onze heures du matin. 23 juillet—1

SERVICE FUNEBRE.

Un service funèbre sera célébré, le vendredi 28 juillet, à sept heures et demie du matin, à la cathédrale St-Louis, en mémoire de PHILIPPE ERNEST DELAUP, tué à la bataille devant Atlanta (Géorgie), le 22 juillet 1864. Ses parents et amis, ainsi que ses anciens camarades du 30e de la Louisiane; également les membres de la Société Typographique, sont respectueusement invités à assister à ce service.

De la part de sa Famille.

ECOLE

Française, anglaise, espagnole &c

240, 242, 244, rue des Remparts.

PENSIONNAT et EXTERNAT.

L'EDUCATION de cette institution est ... [illegible]

Professeur de français et de latin—M. Gaillard.

L'école est dirigée ...

GH. CARON

24 juillet—1m

Propriétés foncières

et loyers de maisons.

JUSTE FONTAINE et ARMAND CASTANDO, courtiers et agents, ...

A. D. BANKS, W. H. KETCHUM, J. C. DENIS.

A. D. BANKS & Co.

FACTEURS DE COTON

ET

Marchands Commissionnaires,

23 juill—1m ... rue Gravier, No 102.

GRAND ASSORTIMENT DE SELLES

Anglaises, Françaises et Américaines

SELLE ANGLAISE

MAISON

L. GUILBAUX & GIEFERS

24, rue St-Charles, 24.

Marchandises arrivant régulièrement par chaque steamer de New York.

LE Dr. GRIS,

CHIRURGIEN-DENTISTE.

J. S. KNAPP.

Chirurgien Dentiste.

CONSERVEZ VOS DENTS!

J. A. CASADAVANT,

CHIRURGIEN-DENTISTE, ... RUE DU CANAL ...

MALADIES.

Dépuratif, Pommade, Injection et Poudre du Dr VERON.

AVIS.

Inspecteurs de farine.

JAMES ROSS, J. S. FAURES Jr., G. SOULIGNY.

Nlle Orléans, 15 juillet 1865.

Dry goods. Dry goods.

C. JAUBERT & CO.

20 Rue de Chartres 20

La maison C. JAUBERT & CO., de la Nlle-Orléans, a l'honneur de prévenir le public qu'elle reçoit régulièrement ... MARCHANDISES DE TOUTE SORTE qu'elle reçoit de New York et d'Europe, elle a toujours en magasin un bel assortiment de

COTONS,

INDIENNES,

COTONNADES,

CASIMIRS,

FLANELLES UNIES ET DE FANTAISIE,

TOILES,

MALAKOFFS,

ARTICLES BLANCS DE TOUTE ESPECE, &c, &c.

L'attention des modistes est spécialement appelée sur un récent arrivage de 250 cartons de RUBANS à CHAPEAUX, de toutes nuances et de toutes largeurs qui seront vendus, à

VINGT POUR CENT AU DESSOUS DU COURS DU MARCHE.

C. JAUBERT & CO.,

No 20 rue de Chartres.

Vins de dessert et vieille eau-de-vie de Cognac.

Boulangerie de Vve H. Boissy.

Dr. P. F. DUREL,

De la Faculté de Paris,

RESTAURANT ST. LOUIS.

Tenu par Henri Roche,

MAGASIN DE VARIETES.

U. P. LAMEAU.

Propriété à vendre.

PERDUS OU VOLES.

AVIS.

Institut St-Charles

Dirigé par Mlle C. MACE.

Pensionnat et Externat pour les Demoiselles

Bladon Springs, Ala.

JAMES CONNOR & Co.

ON DEMANDE

Une bonne modiste en robes.

J. AUGÉ,

Rue du CANAL No 132.

Coiffeur et Marchand Parfumeur.

Rue du Canal No 132,

Entre St-Charles et Carondelet (ci-devant rue de Chartres, No 23, coin Bienville.)

A l'honneur d'annoncer à ses amis de la ville et des campagnes qu'il vient de recevoir de France et d'Angleterre, par le steamer "Pelantier", les marchandises suivantes ...

J. AUGÉ,

24 juillet—3 ... 132 rue du Canal.

Compagnie Express d'Adams.

GRANDE EXPEDITION PAR EXPRES

Pour l'Est, l'Ouest et le Sud.

Capital..........$6,000,000

GRANDE COMPAGNIE EXPRESS EUROPEENNE

L'EXPRES DE LA COMPAGNIE DE WELLS, FARGO & Co.,

EXPRESS DU CANADA

No 5 de la rue des Magasins.

A. LOCKWOOD, Agent.

Dyspepsie, Aigreurs, &c, &c.

GUERISON RADICALE.

ELIXIR ANTI-DYSPEPTIQUE

DU Dr J. ELLALENA.

P. F. DUCONGE, 30 rue de Chartres

F. DOLMONDE & Co.

FACTEURS DE COTON ET MARCHANDS COMMISSIONNAIRES,

W. A. GORDON & CASTILLO & J. C. DENIS

DEMANDE DE VENDEURS.

AUGUSTE MONTREUIL,

Courtier d'actions, de billets et de change,

RUE CARONDELET, No 20,

Chaînes de Coton, &c.

Sabates Frères & Co.

Marchands Commissionnaires,

HAVANE, (Cuba).

LEON PIERRE,

37.....Rue des Petites-Ecuries.....37

COMMISSIONNAIRE ACHETEUR,

A PARIS,

LEON PIERRE & Cie.

Alfred Roman,

AVOCAT,

Paroisse St. Jacques (Lne.)

P. A. ROY,

AVOCAT,

ALBERT VOORHIES,

AVOCAT,

46.........Passage de la Bourse.........46

LOUIS BUSH,

AVOCAT

A THIBODAUX, LOUISIANE.

T. J. & W. H. COOLEY,

AVOCATS,

Rue St-Charles No 36 au Premier étage.

OCTAVE DE ARMAS,

Notaire public,

Arthur Brocard,

NOTAIRE PUBLIC,

No 12.........RUE CARONDELET.........No 12

A. D. DORIOCOURT,

NOTAIRE PUBLIC,

Dr. YEVES, coroner,

Bureau du coroner,

LE Dr. BELERY

Bureau de l'Auditeur.

Rue de la Louisiane.

JULIAN NEVILLE, W. MORSE.

J. PARISY,

Vétérinaire Maréchal-Ferrant.

Hôtel St-Charles,

TENU PAR

A. MOUISSET.

Théâtre de l'Opéra.

Grand Concert de Charité.

PAQUEBOT DU BAYOU SARA.

TITUS & GWATNEY,

POUR LE BAYOU LAFOURCHE.

Ligne de la Malle de la Nouvelle-Orléans et de Mobile.

ELEANORA CARROLL, SUMPTER, ADMIRAL.

W. C. GRAHAM & Co.

GRAHAM & Co.

JNO. A. STEVENSON

POUR MANDEVILLE et COVINGTON

Fret pour la rivière Alabama.

W. C. GRAHAM & Co.

PAQUEBOT DU BAYOU LAFOURCHE.

Paquebot régulier de courant cette POUR VICKSBURG.

J. L. TITUS & GWATNEY,

POUR LA COTE AU DESSOUS

WENONA

POUR BELIZE, HONDURAS.

W. WAKEFIELD.

POUR MATAMOROS

POUR CAMPECHE ET LAGUNA.

J. M. ORIOL.

POUR NEW YORK.

POUR LA HAVANE.

POUR MANDEVILLE ET LEWISBURG.

MONROE & NOYES,

JOHN T. MONROE, G. J. NOYES.

Huile Palma Christi.

MALADIES SECRETES.

Opiat et Injection du Dr. Riccord.

Aux facteurs de coton.

MELLIGAN & VON ZINKEN,

LEON VON ZINKEN.

Produits de l'Ile de Cuba.

967

L. E. MARCHAND, IMPRIMEUR,

201.........RUE DE CHARTRES.........201

VENTES JUDICIAIRES.

Vente par le Shérif de la paroisse d'Orléans.

Succession de feu Henry Hatter, décédé, et de feu sa veuve, Mary Hatter, décédée.

Justin J. Hatter vs Henry Amos Hatter et als.

ACTION EN PARTAGE.

ALFRED SHAW, Shérif de la Paroisse d'Orléans.

CHARLES SHAW, Shérif.

Peter Beard vs H. M. Wright.

C. Rosière vs A. Lacroix—No 19,

Lucretia Malsodine contre Charles Hazard.

SAMEDI, 5 AOUT 1865, à 11 HEURES A. M.

AVIS JUDICIAIRES.

Succession de Jacques Montegut—No 25,549

A. J. VILLERE, Dépôt Greffier.

Succession de veuve Auguste Abat—No 26,775

Succession de deux Bisente alias Juan Urbia—No 25,613

Propositions pour des fournitures de bureaux.

DOUANE DES ETATS UNIS—BUREAU DU COLLECTEUR.

On demande immédiatement

Une économie d'une piastre est un gain d'une piastre.

CAFE A VENDRE

Cigares ! Cigares !!

OSCAR BERIAT & CO.

Marchandises sèches.

Wm C. TOMPKINS & CO.

AVIS.

MAISON

P. MALLARD,

45 Rue Royale.

VENTES A L'ENCAN

Vente par Hoffman & Marks.

PAR HOFFMAN & MARKS.

Meubles.

PAR McCERREN & LANDRY.

Vente par catalogue, de quincaillerie, coutellerie, et objets de fantaisie, pour cause de liquidation.

PAR D. E. MORPHY, encanteur.

Farine. Farine.

PAR D. E. MORPHY, encanteur.

SANS RESERVE.

PAR GABRIEL LEAUMONT.

PAR GABRIEL LEAUMONT,

Vente de marchandises sèches.

PAR E. BOOGS & Co.

RESTAURANT A VENDRE.

GROCERIE A VENDRE

AUX CONTRIBUABLES.

CHARLES SMITH,

COMMERCIAL ALLEY, No 25.

PROPRIETES A VENDRE.

Belles terres

Pour la culture du Riz et des Orangers.

J. E. Villavaso.

MARCHAND DE PRODUITS DE L'OUEST

J. B. WALTON, Encanteur,

Chemin de fer Pontchartrain.

INSTITUTION LOCQUET.

PENSIONNAT ET EXTERNAT DE JEUNES DEMOISELLES.

RUE DU CAMP

LOUISIANA ACADEMY.

PENSIONNAT ET EXTERNAT